

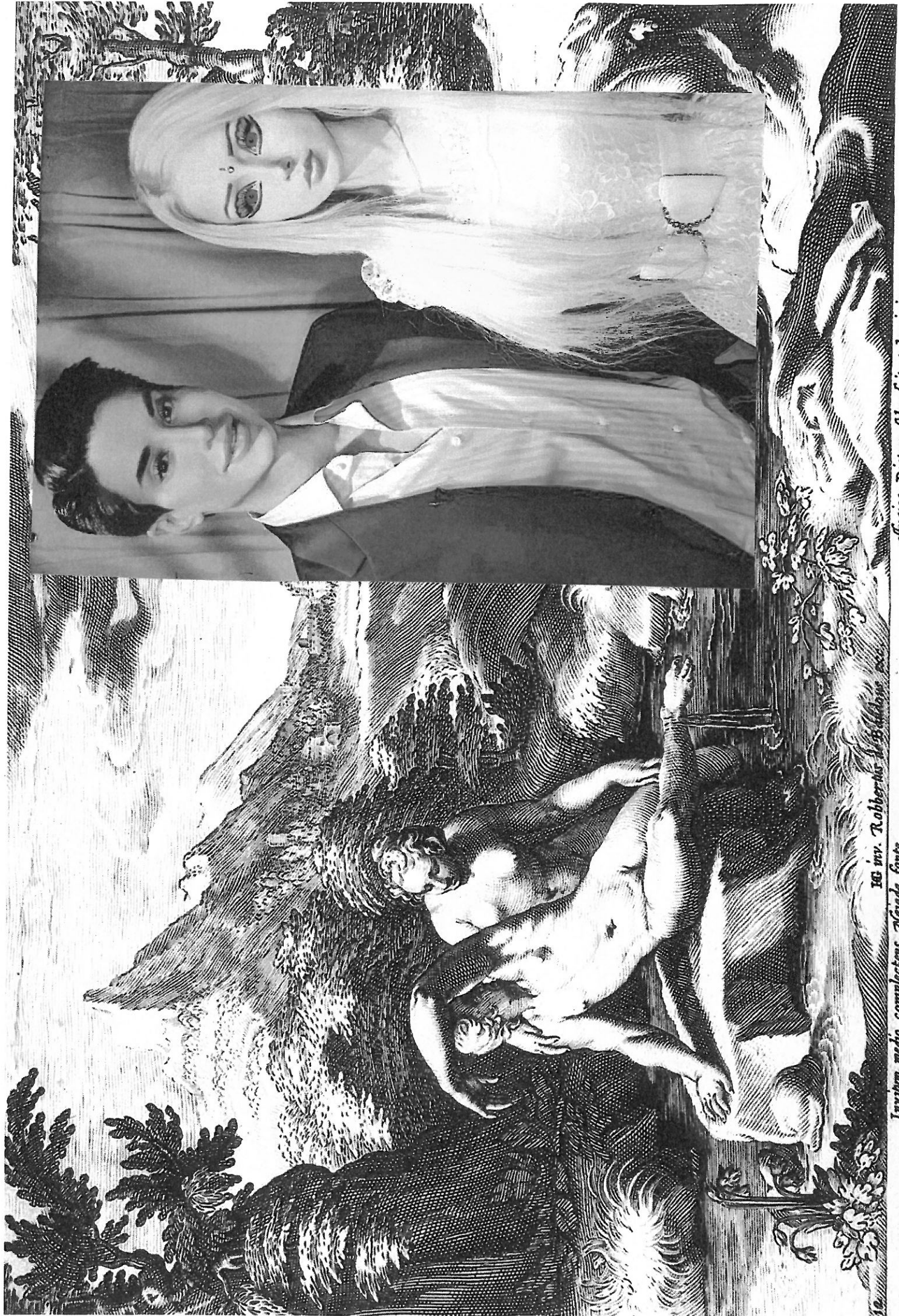
SANS CESSE NUIT ET JOUR

THEATRE PERMANENT

JOURNAL

16 MAI 2014

n° 136



*Effugies: Dictos fides fuit et duo in unum
Corpus eunt, secus simul spectantur utroq.*

*Invidiam medio complexens Naiade fonte
Salmaor, ut pygmae nunquam tamen improbe, docet,*

IG inv. Roberts del.

G. Revéus.

Le profond minuit

« il faut continuer, je ne peux pas continuer, il faut continuer, je vais donc continuer, il faut dire des mots, tant qu'il y en a, il faut les dire, jusqu'à ce qu'ils me trouvent, jusqu'à ce qu'ils me disent, étrange peine, étrange faute, il faut continuer. » Samuel Beckett, *L'Innommable*.

On dit que Saint Augustin avait emprunté aux antiques cette habitude qu'ils avaient parfois de tirer des présages en ouvrant au hasard les pages d'un livre.

Parlait alors en lui cette voix inconnue qui lui souffla un jour dans les rues de Milan
TOLLE LEGE TOLLE LEGE

Voix qui disait

ATTRAPE ET LIS ATTRAPE ET LIS

La vérité alors, dans ce livre du monde que l'on ramasse, chaque heure grosse comme un livre ouvert qui nous lèguerait cette parole capable de métamorphose, se changer soi comme on changerait le reste.

Ce rêve qu'on pourrait avoir d'une parole pleine, d'une parole qui saurait faire changer, d'une parole qui pourrait faire réponse.

Parole, déposée – abandonnée là – et pourtant.

J'attrape, je lis.

Comme s'il pouvait aujourd'hui y avoir une réponse QUELQUE PART

Un sens QUELQUE PART

Qui me ferait défaut qui nous ferait défaut mais qui se trouverait déposé, comme en attente d'un usage, comme en attente d'une adresse.

Depuis quelques jours, parmi une pile d'autres livres abandonnés sur mon bureau, il y a *Ainsi parlait Zarathoustra*, souvent j'ai voulu ouvrir une page au hasard, en lire une page lors de ces réunions où la troupe s'assemble, une phrase à conserver en soi, pour faire l'expérience d'une journée qui serait traversée dans la lumière d'une parole.

Je ne l'ai pas fait.

Aujourd'hui. J'ouvre le livre.

Le livre dit.

Chantez donc vous-mêmes la chanson dont le nom est ENCORE UNE FOIS, dont le sens est EN TOUTE ETERNITE – chantez

Et il y a le chant :

*Ô homme ! Prends garde !
Que dit le profond minuit ?*

*Je donnais je dormais
Je me suis éveillé d'un rêve profond :
Le monde est profond
Et plus profond que ne le pensait le jour.
Profonde est sa douleur –
Et la joie, – plus profonde encore que la peine du cœur.
La douleur dis : Péris !
Cependant la joie veut l'éternité
– Elle veut une éternité profonde, profonde !*

Si ces jours sont les derniers,
Souvenons-nous que nous avons entendu une joie qui disait JE VEUX L'ETERNITE,
Souvenons-nous que derrière chaque douleur il y a ce qui est et ce qui aurait pu être
Souvenons-nous que LE MONDE EST PLUS PROFOND QUE NE LE PENSE LE JOUR
Souvenons-nous que notre rêve fut grand
Souvenons-nous qu'il nous aura arraché à nous-mêmes
Pour nous conduire sur un chemin d'effroi – qui est le visage du nouveau
Souvenons-nous que nous avons voulu ABSOLUMENT
Car l'ABSOLU est la seule mesure possible
Pour qui veut secouer le poème du monde
Souvenons-nous que l'homme est épuisé du combat avec l'ange
Qu'il ne sort de sa nuit qu'en boitant
Et qu'au lever du soleil il perd son sens et son nom
Mais qu'il fonde une terre

Le face-à-face toujours sera blessure du soleil

Si ces jours sont les derniers,
Souvenons-nous que nous fûmes ensemble
Appelés ailleurs par un plus haut sens
Souvenons-nous que nous cherchions autre chose que le contentement et les joies
béates
Souvenons-nous que Jacob au matin sortit victorieux
Souvenons-nous de sa douleur devant l'absolu
Souvenons-nous que nous avons cru pouvoir toucher au fait de nos actes et de nos
croyances

Qui serait faire exister le soleil même la nuit

Si ces jours sont les derniers,
Souvenons-nous que chaque cime compta sans qu'aucune ne soit celle
et pourtant notre œil s'y accroche et s'y accrocha
Impatient d'agir dans les domaines de l'acte
Souvenons-nous que nous n'avons pas voulu des ornières que nous n'avons pas voulu
des décombres

Si ces jours sont les derniers,
Souvenons-nous que nos mains n'étaient pas vides

Bien que nous soyons démunis

Si ces jours sont les derniers,
Quand nous reviendrons d'entre les rives, souvenons-nous qu'il y eu ici un lieu et un
amour pour le porter,
Quand nous aurons suffisamment abîmé nos corps et souillé nos âmes
Alors il sera temps pour chacun d'appriivoiser son cri,
Et la mer plus grande aux reflux des oublis
Vaste et profond sera MINUIT

Quand nous reviendrons d'entre les larmes, là où les batailles ne furent pas gagnées,
qu'il y en ait un au moins, un parmi les moins nombreux, qui ose prendre les armes, qu'il
le fasse avec affliction qu'il soit le dernier qu'il soit le premier qu'il soit – seulement

Quand nous reviendrons d'entre les villes, celles que jamais nous n'avons habitées, celles
qui sont mortes et gorgées d'elles-mêmes, ces villes tuméfiées qu'irradie notre orgueil,
ces ville qui ont rêvé un soir de suspendre le chaos, ces villes qui toutes cherchèrent ce
que nous cherchons, quand nous reviendrons d'entre ces murs, qu'Ajax alors prenne la
parole,
Celui là mort trop tôt,
Celui là qui parle avec ce gazouillis du ventre
Celui là dont la parole est trouée au sternum,
Qu'il ose dire
Ce que personne ne voulut entendre
L'IRREVERSIBLE N'EXISTE PAS
Qu'il ose dire
Ou se taise à jamais
Que nous l'écoutions nous que l'écoutions lui
AUJOURD'HUI COMMENCE LA OU TON FRONT S'EST DEPOSE
Qu'il ose dire
Nous devons être ABSOLUMENT
Et laissant ainsi entrer l'éternité en nous

Quand nous reviendrons sur nos années, quand la mélancolie pressera nos mains
comme de vieux chiffons, quand il n'y aura plus rien à sucer que les noyaux des chairs
d'autrefois, pensons au goût amer de ceux qui n'eurent pas la présence d'esprit de faire
entrer ces mondes chez eux, nos blessures de n'être pas comme eux,
Ayons une pensée pour ceux qui tentèrent de faire sécher leurs âmes au soleil pour
retrouver ce blanc qui jamais n'exista,
Toi, assis dans ces vitesses de 300km/h, toi qui connais le chemin poussiéreux, toi qui
dis encore et encore et encore, le temps est hors de ses gonds, toi qui dis qui voudrais
dire et ne dis pas, toi, sois aussi plus surprenant encore,
Entends le torse d'Apollon, n'oublie pas ou crucifie, ce ne peut être que l'un ou l'autre,
Entre les deux – plages défaites et ravaudées.

Si ces jours sont les derniers,
Qu'il reste un mot,
Que ce mot soit
ABSOLUMENT,

Comme ce qui de l'absolu en soi seul se dépose

Si ces jours sont les derniers,
Souvenons-nous qu'AJAX a voulu nous parler
et qu'il mort d'avoir été reclus dans le silence
Il est mort perdu
Parce qu'on l'a privé
Il est mort consigné parce que nous ne voulions pas lui faire une place
Faire une place à ce dont il était porteur
Cet absolu
Le nôtre
celui que nous avons fui
celui qui murmurait
NOUS DEVONS ETRE ABSOLUMENT,
N'AYONS PAS PEUR DE LA BLESSURE
APPRIVOISONS CET ABSOLU, MARCHONS, ENSEMBLE
S'IL FAUT QUE CELA SOIT AU DEVANT DU DESASTRE, MAIS NE SOYONS PAS A DEMI
retrouvons-nous
rêvons encore ensemble
Ne soyons pas ces corps dépourvus de silence
Soyons à nous mêmes nos propres fêtes, célébrons ces défaites,
Ton corps, le mien, pour chanter sur les décombres
Il y a tant à faire pour que demain ne soit pas le dernier.

Barbara Métais-Chastanier

Décider et puis sans nuit des temps

« Il existe des individus « indécis » – hermaphrodites, trans-, bi-, homo- ou asexuels »

« Les hermaphrodites – cas rarissimes et pathologiques, ne nous renseignent pas davantage sur le masculin et le féminin que les trisomiques ne le font sur l'intelligence »

Nancy Huston, *Reflets dans un œil d'homme*

Les individus « indécis », c'est une définition qui me fascine.

Ce ne sont

ni les déviants

ni les marginaux

ni les à-côtés

ni les loufoques

ni les extravagants

ni les artistes ni les étranges ni LES AUTRES

Ce sont ceux qui n'ont pas choisi. Ils font partie, ils n'ont pas déviés, ils sont là mais au-dessous, déterminés par la négative, avec un rien, ils ne sont pas finis, ils sont in-

Il faut les prendre par la main, petits enfants pas encore arrivés à l'âge de raison. Ce sont ceux qui n'arrivent pas – à ce qu'est être humain

Les indécis n'ont pas pris de décision ils errent dans le vague marais des non-achevés : pas encore arrivés à maturité, sous-hommes par nature. C'est cela que dit cette définition des « indécis » : ils ne sont pas à côté, ils sont en-dessous.

Ils ne correspondront pas à l'image pleine et entière de l'homme et de la femme.

Ce qui signifie

Sans modèle et sans but dans le noir continuer sans ligne d'arrivée tracée car la ligne n'existe pas car le modèle est à jeter

Agnès, elle était celle qui ne devait pas décider. Elle serait décidée par d'autres, elle serait déterminée par son éducation, elle n'aurait rien à faire elle se laisserait mener par cette nuit des temps mais cette nuit des temps dont parle tant Nancy Huston IL FAUDRAIT LA CONSTRUIRE. Cette nuit des temps demandait du travail, le travail utopique de faire venir en elle cette nuit des temps de la femme au foyer soumise à son mari, de la dignité de la femme-Marie-Mère-Sotte. Ce travail harassant, il était nécessaire pour qu'elle soit incarnation de la Nature, pour qu'elle soit constamment décidée par d'autres afin de ressembler à l'image de La Décidée par Nature.

Sa petite main elle serait prise et serrée violemment dans la main de l'homme.

Assénée MASSUE NATURE pendant tant d'années. L'école de la nature : c'était ce paradoxe monstrueux qu'avait conçu Arnolphe.

Dans cette école il fallait travailler pour faire apparaître LA NATURE PROFONDE DE LA FEMME. Arnolphe creusait profond dans le corps le trou de la nature. Pour obtenir le penchant naturel de la soumission féminine, il fallait taper fort et tordre la chair contre les murs. Pour que Marie Mère de Tous advienne et force Majuscule encore, il fallait creuser vers la nuit des temps, il fallait ronger le corps. Le ficeler. Le séquestrer. Pour créer l'état de nature, il fallait beaucoup d'insultes et d'infantilisation. Mais surtout, il fallait faire rentrer en elle cette phrase : TU NE DECIDERAS PAS.

Je veux vous écrire – Je veux rester ici, avait dit Agnès.

Une volonté était née et de creuser Dame Nature en elle jusqu'à atteindre les os jusqu'à cadavre décharnée d'enfant de quatre ans jusqu'à son corps qui marchait de travers du coup de la veille d'avoir été redressée reformée travaillée pour être Dame Nature

Je pense à Justin Jedlica et Valeria Lukyanova, ces deux êtres dont toute l'énergie est tournée vers Devenir Ken et Barbie. Justin Jedlica, américain d'une vingtaine d'années affirme vouloir incarner « l'idéal masculin ». Il a subi 145 opérations chirurgicales et dépensé près de 168 000 dollars.

Valeria Lukyanova n'a subi comme opération chirurgicale que des implants mammaires. Ken accuse Barbie de n'être qu'une dragqueen utilisant maquillages et accessoires pour ressembler à Barbie. Ken et Barbie travaillent beaucoup dans le monde réel. Ils travaillent à être L'IMAGE IDEALE. Ils adaptent leurs corps. Leur corps est territoire d'imitation de l'image. C'est une bataille acharnée corps décharnée concurrence et bâton dans les roues Ken et Barbie se détestent.

Agnès aurait dû être FEMME NATURE. C'était le travail d'une vie. Il ne fallait pas que ce soit « faux », « artificiel », il fallait que ce soit « vrai », « naturel », physique dans le corps tâté non déguisé CONSTRUIT LONGUEMENT ET ASSEZ CONSTRUIT POUR QUE NATURE APPARAISSE DANS LA SCULPTURE

Ces deux êtres, Valéria et Justin, je m'imagine qu'ils sont les Agnès d'aujourd'hui.

J'ai en image les mots de ce père qui nommait sa femme LA MERE – elle n'avait plus de prénom elle n'était plus l'aimée plus l'épouse plus la chérie plus l'individu plus rien que LA MERE

« Elle est où la mère ? »

« Je vais demander ça à la mère. »

« Tu viens la mère ? »

Agnès elle était en passe de perdre son prénom, Barbie Mère et tout cela Ève taillée à la hache et dans le sang pour devenir NATURELLE.

Alors

Nous sommes les indécis

Mais de s'être décidés à ne pas savoir où nous allons

De s'être décidés à ne pas correspondre à une image prédéfinie de ce que devrait être le théâtre – la femme – la nature

De s'être décidés à ne pas savoir où nous serons demain

Et d'apprendre à donner et d'apprendre à partager ensemble sans savoir demain

Parce qu'il n'y a pas d'état de nature et parce qu'il n'y a pas d'évidence

Nous sommes les décidés à en finir avec l'évidence nous sommes les décidés à embrasser l'indécision et cette lutte de continuer

Il n'y aura pas d'image à laquelle toujours nous tenterons de nous conformer il n'y aura ni avant ni nuit des temps il y aura Agnès qui tout d'un coup décide de ne plus savoir où elle va mais qui avance, elle continue

Nous sommes féroce ment décidés à en découdre avec les décideurs d'images et les savants du naturel et du « c'est ainsi qu'il faut être » et du voici comment faire et comment être

Les indécis n'y arrivent pas

Les indécis travaillent à ne pas arriver quelque part.


L'entretien que nous publions aujourd'hui dans le cadre des numéros du vendredi consacrés à faire entendre des paroles singulières sur ce que cela peut signifier « qu'être une femme » traite de cela : décider pour ne pas s'adapter. Décider pour ne pas se conformer aux images. À travers des expériences sexuelles ou sociales, cet entretien est l'occasion d'interroger la nécessité de l'inadaptation aux images – ici celles du complexe nommé FEMME. Pour donner du plaisir, pour partager, et prendre le risque de ne pas savoir, et prendre le risque de ne pas y arriver. Décider aussi de ne pas y arriver. Décider d'avancer avec indécision.



LA BARQUE OUVERTE

Ce qui pétrifie, dans l'expérience du déportement des Africains vers les Amériques*, sans doute est-ce l'inconnu, affronté sans préparation ni défi.

La première ténèbre fut de l'arrachement au pays quotidien, aux dieux protecteurs, à la communauté tutélaire. Mais cela n'est rien encore. L'exil se supporte, même quand il foudroie. La deuxième nuit fut de tortures, de la dégénérescence d'être, provenue de tant d'incroyables géhennes. Supposez deux cents personnes entassées dans un espace qui à peine en eût pu contenir le tiers. Supposez le vomir, les chairs à vif, les poux en sarabande, les morts affalés, les agonisants croupis. Supposez, si vous le pouvez, l'ivresse rouge des montées sur le pont, la rampe à gravir, le soleil noir sur l'horizon, le vertige, cet éblouissement du ciel plaqué sur les vagues. Vingt, trente

* La Traite passe par la porte étroite du bateau négrier, dont le sillage imite la reptation de la caravane dans le désert. Sa figure se présenterait de la sorte :  A l'est, les pays africains, à l'ouest les terres américaines. Cette bête est à l'image d'une fibrille.

Les langues africaines se déterritorialisent, pour contribuer à la création en Ouest. C'est l'affrontement le plus totalement connu entre les puissances de l'écrit et les élans de l'oralité. Sur le bateau négrier, le seul écrit est du livre de comptes, qui porte sur la valeur d'échange des esclaves. Dans l'espace du bateau, le cri des déportés est étouffé, comme il le sera dans l'univers des Plantations. Cet affrontement retentit jusqu'à nous.

millions, déportés pendant deux siècles et plus. L'usure, plus sempiternelle qu'une apocalypse. Mais cela n'est rien encore.

Le terrifiant est du gouffre, trois fois noué à l'inconnu. Une fois donc, inaugurale, quand tu tombes dans le ventre de la barque. Une barque, selon ta poétique, n'a pas de ventre, une barque n'engloutit pas, ne dévore pas, une barque se dirige à plein ciel. Le ventre de cette barque-ci te dissout, te précipite dans un non-monde où tu cries. Cette barque est une matrice, le gouffre-matrice. Génératrice de la clameur. Productrice aussi de toute unanimité à venir. Car si tu es seul dans cette souffrance, tu partages l'inconnu avec quelques-uns, que tu ne connais pas encore. Cette barque est ta matrice, un moule, qui t'expulse pourtant. Enceinte d'autant de morts que de vivants en sursis.

Aussi le deuxième gouffre est-il de l'abîme marin. Quand les régates donnent la chasse au négrier, le plus simple est d'aller la barque en jetant par-dessus bord la cargaison, lestée de boulets. Ce sont les signes de piste sous-marine, de la Côte d'Or aux îles Sous-le-Vent. Ainsi toute navigation sur la splendeur verte d'océan — la mélancolie des traversées en transatlantique, la gloire des régates sportives, la tradition des courses de yoles ou de gommiers — suggère-t-elle, avec une évidence d'algues, ces bas-fonds, ces profonds, ponctués de boulets qui rouillent à peine. Le gouffre est de vrai une tautologie, tout l'océan, toute la mer à la fin doucement affalée aux plaisirs du sable, sont un énorme commencement, seulement rythmé de ces boulets verdis.

Mais, pour que ces rivages prennent corps, et avant qu'ils soient envisageables, pas même encore visibles, quelles souffrances d'inconnu! La face la plus méduzante du gouffre, c'est bien, loin en avant de la proue du négrier, cette rumeur pâle

dont on ne sait si elle est nuage de tempêtes, pluie ou bruite, ou fumée d'un feu rassurant. Des deux côtés de la barque ont disparu les rivages du fleuve. Quel est donc ce fleuve qui n'a pas de mitan? Est-il seulement un en-avant? Cette barque ne voguet-elle pas en éternité aux limites d'un non-monde, fréquenté de nul Ancêtre?

Le troisième avatar du gouffre projette ainsi à la parallèle de la masse d'eau l'image renversée de tout cela qui a été abandonné, qui ne se retrouvera pour des générations que dans les savanes bleues du souvenir ou de l'imaginaire, de plus en plus élimés.

Cette ascèse d'ainsi traverser la terre-mer qu'on ne sait pas être la planète-terre, sentant s'évanouir non seulement l'usage des mots, et non seulement la parole des dieux, mais l'image close de l'objet le plus quotidien, de l'animal le plus familier. Le goût évanescant du manger, l'odeur traquée de la terre ocre et des savanes.

«Je te salue, vieil Océan!» Tu preserves sur tes crêtes le sourd bateau de nos naissances, tes abîmes sont notre inconscient même, labourés de fugitives mémoires. Puis tu dessines ces nouveaux rivages, nous y crochons nos plaies striées de goudron, nos bouches rougies et nos clameurs tuées.

L'expérience du gouffre est au gouffre et hors de lui. Tourment de ceux qui ne sont jamais sortis du gouffre : passés directement du ventre du négrier au ventre violet des fonds de mer. Mais leur épreuve ne fut pas morte, elle s'est vivifiée dans ce continu-discontinué la panique du pays nouveau, la hantise du pays d'avant, l'alliance enfin avec la terre imposée, soufferte, rédimée. La mémoire non sue de l'abîme a servi de limon pour ces métamorphoses. Les peuples qui se constituèrent

alors, quand même ils auraient oublié le gouffre, quand même ils ne sauraient imaginer la passion de ceux qui y sombrèrent, n'en ont pas moins tissé une voile (un voile) avec quoi, ne revenant pas à la Terre-d'Avant, ils se sont élevés sur cette terre-ci, soudaine et stupéfaite. Ils y ont rencontré les premiers occupants, eux aussi déportés par un immobile saccage. Ou bien n'ont-ils flairé que leur trace dévastée. Terre d'au-delà devenue terre en soi. Et cette voile insoupçonnée, qui à la fin se déploie, est irriguée du vent blanc du gouffre. Et ainsi l'inconnu-absolu, qui était la projection du gouffre, et qui portait en éternité le gouffre-matrice et le gouffre en abîme, à la fin est devenu connaissance.

Non pas seulement connaissance particulière, appétit, souffrance et jouissance d'un peuple particulier, non pas cela seulement, mais la connaissance du Tout, qui grandit de la fréquentation du gouffre et qui dans le Tout libère le savoir de la Relation.

De même que l'arrachement primordial ne s'accroît d'aucun défi, ainsi la prescience et le vécu de la Relation ne se mêlent-ils d'aucune jactance. Les peuples qui ont fréquenté le gouffre ne se vantent pas d'être élus. Ils ne croient pas enfanter la puissance des modernités. Ils vivent la Relation, qu'ils défrichent, à mesure que l'oubli du gouffre leur vient et qu'ils aussi bien leur mémoire se renforce.

Car si cette expérience a fait de toi, victime originelle flottant aux abysses de mer, une exception, elle s'est rendue commune pour faire de nous, les descendants, un peuple parmi d'autres. Les peuples ne vivent pas d'exception. La Relation n'est pas d'étrangetés, mais de connaissance partagée. Nous pouvons dire maintenant que cette expérience du gouffre est la chose le mieux échangée.

Pour nous, pour nous sans exception, et quand même nous maintiendrions l'écart, le gouffre est aussi projection, et perspective d'inconnu. Par-delà son abîme, nous jouons sur l'inconnu. Nous prenons parti pour ce jeu du monde, pour les Indes renouvelées vers lesquelles nous hélons, pour cette Relation de tempêtes et de calmes profonds où honorer nos barques.

C'est cela qui nous tient en poésie. Quand bien même nous consentons à toute irrécusable technologie, quand même nous concevons le bond des politiques à concevoir, l'horreur à vaincre des famines et des ignorances, des tortures et des massacres, et le plein du savoir à apprivoiser, le poids de chaque machinerie qu'à la fin nous contrôlerons, et la fulguration usante des passages d'une ère à l'autre, de la forêt à la ville, du conte à l'ordinateur — il y a en proue, et désormais commune, cette rumeur encore, nuage ou pluie ou fumée tranquille. Nous nous connaissons en foule, dans l'inconnu qui ne terrifie pas. Nous criions le cri de poésie. Nos barques sont ouvertes, pour tous nous les naviguons.

Partager vraiment du plaisir

Entretien réalisé le 28 avril 2014

Q. Comme j'ai pu t'en parler, nous organisons une série d'entretiens autour de la question de l'école des femmes – ou l'éducation à « être femme » en lien avec la pièce de Molière qui se joue au Théâtre du Point du Jour pendant le mois de mai. Avec ces entretiens, nous aimerions récolter à la fois des paroles de militantes et des paroles singulières qui donnent à entendre ce que ça peut être qu'être une femme.

R. Je pense que j'ai un peu compris ce qu'était pour moi une femme par le style que les femmes se donnaient, ou par leur tenue vestimentaire.

Q. Tu parles d'une période précise de prise de conscience ?

R. J'ai compris que les femmes avaient des problèmes par rapport aux hommes tardivement. Quand j'avais 16-17 ans, j'ai compris que c'était pas simple, par exemple, de ne pas forcément être une jolie nénéte qui porte des jolies robes – je ne sais pas comment dire –

Q. Tu avais une attirance pour un look très féminin ?

R. Pas du tout. Je n'ai pas spécialement eu de style affirmé ou de look passager, où j'aurais été plutôt ci plutôt ça à des moments. Mais il s'agissait de réaliser que par exemple porter une robe, des talons aiguilles, se maquiller, ce n'était pas donné à tout le monde, et que ça se cultivait. Même des fois aujourd'hui, je me rends compte que certaines filles ont des malles de produits de beauté, qu'elles ont quinze crèmes différentes, qu'elles ont pu s'entraîner chez elles à porter des talons, et qu'en fait c'est vraiment très très très pensé. Ça, ça m'a toujours un peu dépassée.

Q. Je n'arrive pas à comprendre si c'est quelque chose qui te fascine ou qui te révolte, ou les deux.

R. Je les méprisais à un moment, parce que je me disais « il faudrait être comme ça, et je n'en ai pas envie ». Je me sentais complètement à côté. Maintenant je peux le prendre avec beaucoup plus de douceur,

même si parfois je me dis « mince, tout ce temps perdu pour des jolies filles », comme ça a l'air compliqué et comme elles se prennent la tête. Je suis attirée par la beauté féminine quand justement elle est affranchie de tout ça.

Q. Et il y a eu des moments où tu as pu te dire « là je suis une femme », comme des sortes d'étapes dans ta vie ?

R. Je ne sais pas trop. J'ai l'impression de me souvenir ou de me rendre compte « Ah oui, là tu es une fille, on ne va pas te laisser passer la tondeuse, et ton frère il le fait » ou des choses comme ça. Après, ça me fait bizarre par exemple de me dire « Je suis une femme ». J'ai l'impression que c'est beaucoup moins compliqué de dire « Je suis un homme ». Ça fait « construction normale de croissance ». À un moment donné, tu deviens un homme parce que tu as de la barbe, parce que ta voix a mué, parce que ça y est, « tu es terminé ». Alors que femme, ça ne fait pas le même effet. Mais je me sens rattrapée par des situations où je peux sentir que je suis devenue une femme un peu malgré moi, malgré tout. Des fois je peux avoir des réactions... ma dernière intégration par exemple dans le club de ping-pong. Quand je suis arrivée dans le club, il n'y avait que des mecs, de 25 à 65 ans. En gros, ils ont un petit bar, et ils sont contents d'être là parce qu'ils ne sont pas avec leur Bérengère. Eh bien, tu sens que tout d'un coup, une chatte est rentrée dans la salle : ils ne se comportent pas pareils, ils sont gentils, ils sont bizarrement un peu mesquins, ils se détendent quand tu prends une bière, et ils se rendent compte que c'est possible de parler avec une fille sans que ce soit « On va être propre, on va ranger les bières ». À la fin, il y avait des blagues – pas salaces, mais un peu vulgaires : j'avais mal aux jambes, et il y en a un qui a dit « Tu vas marcher comme Lucky Luke » et l'autre a enchaîné « Ouais, on a fait une tournante ».

Q. Mais c'est un rapport que tu trouvais drôle, ça ne t'a jamais vraiment mis mal à

l'aise ?

R. Oui, parce que je ne me sens pas du tout en danger avec eux. Ils sont super réglo. Mais par exemple, il y en a un qui ne veut pas jouer avec moi parce qu'il n'aime pas « le jeu des gonzesses ». Pour lui, ce sont des jeux de défense et de rythme. Et j'ai ri, parce que je trouve ça caricatural. Moi par exemple, je n'ai pas du tout un jeu comme ça. Et ils sont contents que j'ai un jeu d'attaque. Du coup, c'est « Ah ça va t'es plus un peu comme nous, t'es pas une femme – tu as un jeu d'attaque ».

Q. Tu es presque acceptée en tant qu'homme, en fait.

R. Presque, oui. Je ne me rends pas compte si c'est fatigant au bout d'un moment pour nous, si on joue ce genre de jeu.

Q. Tu va y retourner ?

R. Oui, parce que j'adore jouer au ping pong, et je trouve qu'ils sont sympas. Mais oui, c'est le dernier exemple en date où tu sens que tu es obligée d'étudier ton comportement. Tu es obligée de dealer avec ça, alors que tu aimerais peut-être bien t'en passer, tu as envie aussi d'imaginer d'autres situations où tu serais affranchie de...

Q. Tu as des fantasmes parfois d'être un homme ?

R. Oui, des fois j'aimerais bien.

Q. Ce serait quoi les portes que ça t'ouvrirait ?

R. Je pourrais dire que j'aime bien les voitures et les motos sans que ce soit « Ah t'es une meuf qu'aime bien les voitures et les motos, c'est cool ». Ça t'ouvre aussi les fantasmes de la pénétration. C'est une expérience que j'avais faite une fois avec un gars qui avait un god ceinture. C'était hyper bizarre. Et c'était hyper bien. Parce que ça te donne vachement de puissance, tu dois faire vraiment gaffe ; tu sais que tu as quelque chose de puissant entre les jambes et tu peux faire mal, mais tu peux aussi donner vachement de plaisir. Beaucoup plus qu'avec des mains – enfin peut-être que quand tu as une bite depuis toujours, tu es hyper précis, tu ne te poses pas trop de questions, et c'est un peu comme une main. Mais en même temps, j'apprends à aimer le sexe masculin depuis trois-quatre ans. Je me suis pendant longtemps demandée si je ne préférais pas les femmes, si ce n'était pas un choix à faire, à un

moment donné, clair. Et en même temps, je n'aime pas trop le sexe féminin, je ne suis pas du tout à l'aise – mais je me demande « Est-ce que c'est parce que tu n'as pas fait l'effort de l'aimer, parce qu'on ne t'a pas dit que c'était à aimer depuis que tu es toute petite ? ». Je me sens mieux aussi en tant que femme parce que je suis beaucoup moins dans la séduction avec les hommes. Pendant longtemps, j'avais besoin de séduire, j'avais besoin qu'on me trouve belle en tant que femme. Maintenant je me sens beaucoup plus libérée de ça.

Q. Et tu lierais ça à quoi ?

R. À une sorte de sagesse, de maturité. (Rires.)

Q. C'est des rencontres, un parcours professionnel aussi, qui t'ont permis de t'affirmer dans ce que tu aimes ?

R. Oui, sûrement. Tu sais un peu ce dont tu es capable, et tu as été reconnue par des hommes pour ce que tu faisais. Je me souviens de discussions quand j'étais à la librairie avec une de mes collègues d'une autre librairie. On avait des patrons en commun, qui parfois disaient « c'est bien pupuce » ou « merci pupuce », et ça nous énervait vraiment. Je l'avais dit une fois à mon patron qui ne réalisait pas du tout à quel point ça pouvait être humiliant. Tout d'un coup, le « merci » il perdait toute sa valeur, il devenait super énervant. Et en même temps, dès que tu fais ce genre de réflexion, tu as l'impression d'être la meuf chiante.

Q. Ça t'enferme dans le rôle et tu ne peux pas y échapper. Si tu l'acceptes tu es dans un rôle de soumission, et si tu le refuses, tu entres à nouveau dans le carcan de la femme – chiante qui fait des caprices.

R. Oui. Et c'est comme ça que je deviens féministe malgré moi. Pendant un moment, je n'aimais pas trop ça, je préférais beaucoup plus m'intéresser à la question des genres et comment m'affirmer physiquement.

Q. Mais la question des genres, ça fait partie d'un certain féminisme.

R. Oui, j'y ai pensé en le disant.

Q. Et comment tu nommerais ton féminisme aujourd'hui ?

R. C'est quelque chose de tous les jours qui s'exerce dans un cercle proche, ou un cercle propre à mon chemin. Ça ne va pas être un

travail militant, et je ne saurais pas trop où aller non plus pour en faire quelque chose. En même temps, je me rends compte qu'il faut vraiment être actif sur ces questions-là, sinon tu peux vite être rattrapée par « T'es une femme, donc tu fais ci tu fais ça tu dois penser comme ça ».

Q. Donc ce qui t'importe c'est avoir conscience qu'il y a une catégorisation pour s'en libérer ou jouer avec.

R. Oui, mais pour en avoir conscience il faut actualiser sa pensée et partager. Par exemple j'ai une amie, je sens que sur certaines choses elle joue vraiment à la femme. L'autre jour par exemple, elle attendait à un café et un mec est venu lui parler, il a fini par lui demander son numéro, et elle n'a pas refusé de lui donner. Je lui ai demandé pourquoi. « Ben ouais mais tu sais, tu peux pas refuser, ça se fait pas, et si tu donnes un faux numéro il essaie de t'appeler et ça marche pas et... » Wahou. Et en même temps, je ne lui ai pas dit « Tu es trop conne t'aurais pas dû », parce que c'est une prise de conscience qu'il faut faire doucement. Mais je pense qu'elle est vraiment dans la position de la femme qui séduit, qui doit se laisser séduire. Je pense que c'est épuisant.

Q. Je me demande si ton histoire de « je n'ai plus besoin de séduire » n'est pas directement en lien avec ce que tu disais sur le fait d'apprendre à aimer le sexe masculin et d'avoir envie de donner du plaisir. Peut-être c'est lié, le fait de renverser la situation et de ne pas avoir besoin de recevoir à partir du moment où tu te sens en puissance et en mesure de donner.

R. Oui, complètement. Je sens que c'est quelque chose que j'aime, alors que pendant un moment, même si je pouvais prendre du plaisir, je sentais que je n'étais pas en puissance par rapport à ça. Et puis je sens à l'inverse toutes les positions que supportent les hommes malgré eux. Ça me rend malheureuse aussi, de voir des hommes qui se sentent obligés de prendre en charge des choses qui les dépassent ou qui les font chier ; faire des travaux de gros œuvre par exemple, alors qu'ils n'en ont pas envie. Ça, je l'ai beaucoup vu avec l'homme avec qui j'étais récemment. Au début, il avait vraiment du mal à affirmer son plaisir annal par

exemple. Et il a aimé découvrir ça. Et ça ne voulait pas dire qu'il était homo, et que donc il n'avait rien à faire avec une fille. C'est accepter de se laisser aller. Et quand tu arrives à partager vraiment du plaisir, donner du plaisir à l'autre, et à lui faire découvrir des zones de plaisir, et ainsi à mettre le désir de chacune des deux personnes au même niveau, ça te libère de beaucoup de choses. Plus ça se met en place avec l'autre, plus c'est chouette après quand on parle, quand on dit ce qu'on aime, ce qu'on lit, ce qu'on fait.

Q. Tu dirais qu'il y a une attente sociale pour que l'homme soit à la hauteur, pour qu'il donne plus qu'il ne reçoive ?

R. Par exemple, pour une fellation ils peuvent découvrir que ça peut être super bien de se laisser aller, faire l'étoile de mer et de ne pas forcément maîtriser le truc. Parce qu'a priori se laisser aller, ça ne doit pas trop exister chez un homme : tu dois être dans la maîtrise, dans la prise d'initiatives, même dans la vie de tous les jours. En fait, ça rejoint un peu la question du genre, et c'est pour ça que j'ai du mal avec le féminisme classique. Je trouvais que ça ne parlait pas vraiment de la vie.

Q. C'est quoi pour toi le féminisme classique ?

R. Il y a les hommes d'un côté et les femmes de l'autre, les hommes sont comme ci et les femmes sont comme ça. J'avais l'impression que séparer les deux classes, ça voulait dire créer deux entités différentes au lieu de les déconstruire et de les mélanger. En même temps, je ne peux pas nier que les femmes en tant que femmes, ça reste une classe opprimée, donc ça, ça m'intéresse. Donc tu vas lutter pour que les femmes aient le même salaire que les hommes. Et par ce genre de réformes, tu amènes d'autres idées. C'est tout le truc de réforme et de révolution. Tu ne peux pas être radicale et aller dans la rue en disant « La religion, c'est l'opium du peuple » et ainsi détester toutes les religions, et ne pas t'intéresser aux gens qui croient en dieu. Parce que tu te fermes à toute une part de la société. Maintenant, je suis vraiment curieuse de ces femmes qui sont femmes : pourquoi elles se maquillent, pourquoi elles s'habillent si bien, pourquoi il y a tout ce soin autour de leur personne ? Mais c'est une curiosité que je vais avoir en étant réellement naïve par

rapport à ça. Parce que j'ai pas envie de me dire qu'elles le font parce qu'elles doivent le faire, mais qu'elles ont leurs raisons, et pourquoi elles le font, et des fois c'est intéressant de savoir comment elles se dépatouillent avec ça, comment elles peuvent vraiment aimer le costume. Ça peut être des questions qu'elles ne se sont même pas posées parce que c'était normal de le faire, et d'autres se sont créés des petites mythologies autour de ça, ce qui n'est pas débile en fait.

Q. Tu penses qu'en étant dans l'image de la femme avec ses quarante produits et ses quarante tenues vestimentaires, il peut y avoir deux options : celles qui le subissent et celles qui se construisent avec ?

R. Oui, et qui développent l'humanité d'une nouvelle manière.

Q. Qu'est-ce que tu entends par là ?

R. S'intégrer, faire tribu. On peut le voir parfois dans des civilisations assez petites, où les femmes ont des bijoux qui veulent dire toutes sortes de choses – mais bon, toute la différence c'est que les hommes vont en avoir aussi. Je trouve que c'est une question passionnante mais pour laquelle je n'ai pas d'accroche. J'aimerais bien connaître une organisation, ou un endroit où tu peux aller parler souvent de ça. C'est quelque chose qui est omniprésent et en même temps...

Q. Parler de comment tu te construis en tant que femme ?

R. Ou de la question du genre, ou est-ce qu'il faudrait des réunions non-mixtes, j'aimerais en parler avec des femmes. Parce que je trouve que ça nous habite vachement quand même.

Q. Il y a beaucoup d'associations, mais peut-être elles sont plus tournées vers le militantisme. Tu aimerais des lieux qui soient des endroits simplement de parole, de partage ?

R. Oui. Mais je pense que ça existe aussi en fait ! (Rires).

Q. Et ça t'es déjà arrivée de te dire « en tant que femme je suis fragile », ça me révolte ou ça me rend triste ?

R. Oui. Une fois j'avais lu un truc terrible sur la pilule et sur la manière dont les hormones créaient des générations de femmes sous pilule qui pouvaient avoir des réactions particulières, de type féminine – la femme

oestrogénisée. Je crois que c'était un article de la copine de Virginie Despentes, Beatriz Preciado. Elle parlait du fait que la pilule n'est pas quelque chose de neutre et qu'elle peut construire des générations entières de filles qui vont ensuite développer un côté plus féminin que ce qu'elles seraient d'ordinaire. Et du coup ta question c'était ?

Q. Est-ce que tu t'es déjà sentie fragile parce que tu étais une femme ?

R. On se sent fragile parfois, mais est-ce qu'on se sent fragile en tant que femme ou en tant que personne ? Le tout, c'est d'être attentif à ça, c'est pas évident. Tu ne sais pas trop ce qui t'a vraiment touchée avant de le comprendre. Donc avant de le comprendre, tu peux avoir la réaction de chercher de la protection, par exemple dans les bras d'un homme – mais parce que c'est un homme, et pas parce que tu veux juste être reconfortée. Mais parfois, je peux jouer avec le fait que je sois une femme, et abuser de ça.

Q. Et ça te fait plaisir ?

R. Je trouve ça mesquin, mais c'est une arme comme une autre.

Q. Tu le considères comme une revanche ?

R. Oui. (Rires.) J'avais des copines lesbiennes assez radicales à Toulouse et elles m'avaient raconté un voyage en train où elles n'avaient pas payer de billets, comme à leur habitude. L'une d'elles avait montré ses nibars au contrôleur, et grâce à ça elle n'avait pas eu d'amende. Et ça m'avait plu et étonnée que ça vienne d'elle, je me disais « Non mais attends, là tu joues avec le truc super cliché, qui fait kiffer l'homme ». Mais tu le prends un peu au piège. Et en même temps, tu montres que tu es à l'aise avec ton corps. C'est quelque chose que je suis incapable de faire.

Q. En même temps tu parles beaucoup d'un rapport ludique aux situations de sexisme.

R. Oui. Mais je peux me permettre d'avoir ce regard-là, parce que je n'ai jamais vécu un truc trash, qui m'obligerait à être plus sérieuse ou plus construite sur ces questions, donc c'est un peu facile pour moi. Je ne vais pas le défendre comme une position qu'on devrait tous avoir.

Q. En fait, c'est la question de la séduction qui revient toujours.

R. Oui, énormément. C'est peut-être le poids

le plus lourd pour moi. De m'être rendue compte de ça, tardivement en plus. De se souvenir de rapports de séduction que j'avais pu avoir, et du coup du rapport de soumission en quelque sorte. J'ai l'impression que je peux jouer dans la séduction avec des codes de soumission – alors peut-être que les gens arrivent à faire le contraire – mais c'est vouloir s'affirmer et vouloir se mettre en valeur, mais finalement tu es soumise à ce que l'autre va te renvoyer.

Q. Je voulais revenir sur ton désir pour les femmes. Tu en es où maintenant ? Tu hésites entre « en fait ça ne me convient pas » ou « je n'ai pas été élevée à » ou « je ne peux pas savoir tant que j'ai pas essayé » ?

R. J'ai essayé. Enfin, disons que je suis tombée amoureuse de femmes. Surtout d'une. Autant à une époque, je pense que j'ai su draguer, autant maintenant j'en suis beaucoup moins capable, donc si j'avais envie d'aller vers une fille, ce serait compliqué. Mais c'est quelque chose que je ne mets complètement de côté. Je ne le cherche pas non plus spécialement. Ce qui est drôle, c'est que selon les milieux dans lesquels tu peux évoluer, ça peut être vu d'avance que tu vas rencontrer des gars.

Je crois que ce qui m'a énervée quand je me suis rendue compte de mon rapport à la séduction – parce que c'est aussi ça, quel rapport tu vas avoir à ça, ce n'est pas seulement toi qui est dans un rapport de séduction – et je pense qu'à un moment donné, j'ai eu un rapport trop ouvert à la séduction – et alors tu t'adaptes à toute sorte de personnalités et à toute sorte de gens. Tu te perds un peu, malgré tout.

Q. Et tu distinguerais le mot « séduction » de celui de « drague » ? Tu as employé le mot « drague » en parlant de femmes, et c'était la première que tu employais ce mot.

R. Oui. Parce que des fois tu as envie de séduire seulement parce que tu veux être reconnue visuellement par une personne. « Drague », ça peut avoir un côté un peu plus trash ou un peu plus explicite sur les fins que tu vises dans la séduction, alors que tu ne vises pas forcément quelque chose. Avec des femmes, je n'ai jamais eu de rapport trash à la séduction. C'est justement pas de la drague.

Q. Et en même temps de ce que j'entends,

c'est que la drague ça serait nommer ton désir et risquer qu'il tombe à l'eau – être à l'attaque, prendre un risque, alors que la séduction ce n'est pas une prise de risque, c'est une sorte d'adaptation, c'est une non-affirmation d'identité dans ce que tu racontes. Mais dès qu'il faut l'explicitier, tu dis « la drague c'est trash » et la séduction c'est un rapport doux et plus simple.

R. En même temps, je n'ai pas spécialement réservée la drague aux femmes, j'ai souvent su utiliser l'attaque avec des gars. Mais parfois, c'est important aussi de laisser venir. Être trop sur l'attaque, ça peut être hyper feu de paille. Il faut faire attention à ce que ça se construise tout seul, que la personne en face sente qu'elle ait sa place, qu'elle n'est pas assaillie par quelque chose qui la dépasse et qu'elle n'arriverait pas à refuser et dont elle se rendrait compte un peu plus tard en se disant « merde j'ai fait une bêtise ».

Q. Est-ce que tu regardes des films pornos ?

R. Des fois sur youporn. (*Rires*). Mais ça fait longtemps que je ne l'ai pas fait. C'est marrant parce qu'une amie à moi était assez cultivée à ce niveau-là, donc elle m'a un peu appris à chercher le bon porno. Je n'ai pas trop retenu les noms, mais on pouvait en regarder ensemble. « Ah ouais regarde celle-là comment elle est cramée », ou à rire de la situation, ou « tu sens que là c'est mécanique », à essayer de voir si là il n'y a pas vraiment du plaisir, ou « oh là, regarde ça a l'air vachement bien »... Ça m'a fait découvrir que le plaisir sexuel, c'était aussi de l'ordre du massage, un massage très élaboré et très particulier parce que c'est intime, mais c'est rechercher du plaisir et en prendre parce qu'on t'en donne, parce que tu es capable de dire que tu en prends, et en plus de sublimer l'affaire quand tu arrives à en donner à l'autre et à du coup tu parviens à décupler le plaisir, et à séparer de manière assez jolie l'affect et le physique. Se rendre compte que ce n'est pas lié de fait : ça peut être deux choses qui naviguent à côté, et qui peuvent, en même temps, se mélanger et se croiser. Parfois dans l'acte sexuel, quand tu te sens amoureux, tu peux alterner des moments de plaisir physique intense où tu es très à l'aise et pas dans la retenue, et des fois où tu as très peur de ce que tu es en train de donner, où tu

pleures... On s'éloigne un peu de la question de genres...

Q. Pour moi, la question ce n'est pas forcément celle des genres, mais si on reste dans la perspective de cette École des femmes, la question c'est aussi se demander comment les femmes apprennent à penser leur désir. Est-ce que la pornographie c'est une école du désir, ou une « anti-école » qui enferme dans des rôles ?

R. Moi si j'avais un corps idéal – je crois que ce qui me manque chez un homme – alors j'adore son sexe, mais ce serait sa poitrine. Ça me manque ça, des fois.

Q. Et tu as déjà eu des envies d'aller vers des corps de sexe masculin avec poitrine ?

R. J'ai déjà couché avec un trans, mais qui était en transition de fille à garçon. Du coup il avait des seins, mais c'était à un moment où il n'était pas très à l'aise avec le fait qu'on les touche, donc souvent il gardait son bandage. Par contre, il avait un clitoris très développé en raison des hormones qu'il avait prises. Là j'ai un peu mélangé la bite et le clitoris, et je me suis dit « C'est vraiment la même chose ». Ça m'a aidée à être plus à l'aise avec le sexe masculin – alors que jusque-là, j'étais dans une lecture un peu trop grande. Ça peut être plus précis.

Q. Je ne suis pas sûre de comprendre.

R. Moi non plus. (Rires). Des fois, j'avais du mal à visualiser que c'était vraiment la même partie du corps, pour l'homme. Ça m'a appris à lier le sexe masculin au corps de l'homme. Je n'ai jamais eu de rapports avec quelqu'un qui avait un sexe masculin et une poitrine. En même temps, je ne suis pas du tout dans une démarche où je me dis que je vais aller vers ça. Parce que je sais que les plaisirs sexuels et du corps sont quand même de sacrés abysses dans lesquels tu peux te perdre – enfin ça peut être super, mais je n'ai pas envie non plus que ça me prenne trop de temps. (Rires).

Non, mais par exemple quand tu commences à vivre en couple avec quelqu'un, parfois c'est important de pouvoir passer la soirée et la nuit toute seule, d'avoir du temps à toi, c'est à ce moment-là que tu peux regarder des vidéos sur la pêche en rivière, et te réveiller vraiment d'attaque. Alors que sinon le matin il y a toujours un temps de flottement.

Q. Tu veux parler de ton expérience de la

prostitution ?

R. (Rires). Oui, pourquoi pas. C'est pas un truc qui m'a acculée. Je l'ai fait parce que j'avais envie de voir ce que c'était. Dans mon cas, dans le sens où ça s'est bien passé, où j'étais dans de bonnes conditions dans une chambre d'hôtel très correcte, avec un mec qui cherchait à donner du plaisir et qui était tout à fait gentil, tu as vraiment un rapport de puissance vis-à-vis de l'autre, parce qu'il n'a qu'une hâte c'est le prochain rendez-vous, et toi tu peux vraiment poser tes conditions et à aucun moment j'ai fait ce que je ne voulais pas faire. Et on te paie pour le plaisir que tu as donné, c'est quand même assez satisfaisant.

Q. Et comment tu es rentrée en contact avec lui ?

R. Via un site qui a fermé depuis. C'était clairement des mecs qui disaient « Cherche étudiante »... en gros pour l'aider à payer ses études...

Q. Caché derrière un argument moraliste.

R. Ah ouais, paternaliste aussi, à mort. « Ma petite fille je vais t'aider à étudier, suce-moi la bite ». (Rires).

Q. Et comment tu l'as choisi ?

R. En gros, je me suis dit « je veux plutôt un cadre, pas un mec bourru trop costaud ». Mais en fait, ce genre de plan c'est plutôt un truc de cadre, parce qu'il faut aligner le fric derrière. On s'est retrouvé à l'extérieur d'abord, sur une place publique, je l'ai bien senti et voilà. Vingt minutes après j'étais à poil. (Rires).

Q. Et le pas n'est pas si difficile à passer ?

R. Non. Pas du tout. Quand je vois l'état dans lequel se mettent certaines personnes dans des soirées à picoler et à baiser avec n'importe qui, et à ne plus se souvenir de rien, je me dis que c'est une forme de rapport super violent au sexe, alors que là il y avait de la maîtrise.

Q. Et c'est ça qui était agréable, c'était d'être dans la maîtrise ?

R. Oui. Et puis c'est assez agréable de toucher de l'argent facilement. C'est con, mais quand même je bossais énormément à côté pour pas grand-chose, donc c'était une forme de prostitution – je pense que ça mettrait en colère beaucoup de gens que je dise ça, mais je donnais vachement de ma personne, de

mon temps par semaine pour quasiment rien, alors que là, en l'espace d'une heure, j'avais gagné un tiers – non j'exagère, à un moment ça a pu être un tiers – mais disons un cinquième de mon salaire.

Q. C'est pour ça que tu es allée vers ça au début ?

R. Oui, j'avais besoin un petit peu de fric, donc ça a été à la fois ça, et la curiosité.

Q. La curiosité jouait beaucoup aussi ?

R. Avant tout ça a été la curiosité. Et puis ce qui était bien, c'est qu'en même temps j'ai rencontré un mec avec qui j'étais, et c'était bien. Parce qu'il y a toujours le moment où tu te dis « Merde, est-ce que tu vas pouvoir sortir d'un rapport vénal au sexe ? » Ce serait terrible que malgré toi, tu te sois embarquée là-dedans et que tu ne supportes plus de donner ton corps pour peanuts. (*Rires*). Ça craindrait.

Q. Mais tu n'as jamais eu ce sentiment-là ?

R. Non, jamais. Et c'était très bien qu'il y ait cette histoire d'amour qui démarre en même temps. Qui était assez légère, mais où tu fais bien la séparation. Ça a été à la fois un moment où j'ai vraiment affirmé dans ma tête le rapport homme/femme, tel qu'on l'entend – le coït et tout ça, même s'il était assez ouvert sur toutes sortes de trucs d'objets de machins, moi ça ne me parlait pas trop – et en même temps après ça, j'ai redécouvert le sexe. Je me suis dit « Bon ok, ça peut être ça, mais c'est pas ça que tu veux, donc tu vas faire autre chose ». Il y a un espèce de paroxysme quand tu fais ce genre chose, où après tu te dis « Maintenant tu reprends tranquillement, tu repars à zéro, tu t'écoutes et tu vas être moins dans la maîtrise, l'assurance et l'affirmation. Tu n'es pas là pour ça, tu as le droit de ne pas avoir envie, et de te planter ». Je me souviens d'une discussion qu'on avait eu avec deux amis où on parlait de nos plans culs et de nos histoires, et j'étais la seule qui n'avais jamais eu de mauvais souvenirs. Et sur le moment, ils disaient « c'est super ». Oui, mais c'est bizarre, c'est pas vraiment normal en fait. Ça veut dire quoi ? Ça veut dire que tu t'adaptes

à fond, que tu te dépasses et qu'en fait là, t'aimerais peut-être ne pas être dépassée, et dire « Non là je ne peux pas, je n'ai pas envie ».

Q. Tu as l'impression que ça t'a aidée à dire non aussi ?

R. Oui, à calmer le rapport de séduction, encore une fois.

Q. Et quand tu as arrêté, ça t'a manqué ? Ou tu t'es dis qu'il y avait quelque chose que tu perdais ?

R. Non, pas du tout. J'ai vraiment arrêté quand j'ai senti qu'on avait fait le tour, et qu'il commençait à être trop proche de moi. À trop me poser des questions. Je crois que le déclic, ça a été quand il m'a fêté mon anniversaire. Là je me suis dit non. Non non non non non. C'est pas possible. Je ne veux pas qu'on soit proche. Et ça ne m'a pas du tout manqué – l'argent m'a manqué au début. (*Rires*).

(*Pause*.)

Q. Il faut que tu partes, non ?

R. Attends, je veux encore dire une chose. Ce qui m'a fait m'éloigner à un moment donné du milieu LGBT et des questions de genre, c'est que j'avais l'impression que moi qui pouvais avoir un genre avec un potentiel gay, j'en avais marre que ça m'oblige à déterminer un style et des choix sexuels. C'est parfois la perversité de la chose, c'est que tu peux te sentir obligée d'affirmer quelque chose, alors que tu n'as pas envie d'affirmer. Parce qu'on ne sait pas spécialement où on va. Ça me posait problème que ces questions occupent centralement les rencontres, j'avais l'impression que ça prenait trop de place dans la vie. Je préfère accéder avec les gens à des situations qui sont chouettes, parler des paysages, de la pluie, du beau temps, aller chercher des escargots dans la forêt. Escargot, animal hermaphrodite. (*Rires*).

Q. C'est la conclusion ?

R. Eh bien maintenant, je me suis faite une raison sur la tonte de la pelouse, et je ne tonds pas la pelouse parce que j'ai peur de tuer des escargots. Voilà. Point final.

COUCHER AVEC L'ENNEMI

Faire ce qui ne se fait pas : demander de l'argent pour ce qui doit rester gratuit. La décision n'appartient pas à la femme adulte, le collectif impose ses lois.

Les prostituées forment l'unique prolétariat dont la condition émeut autant la bourgeoisie. Au point que souvent des femmes qui n'ont jamais manqué de rien sont convaincues de cette évidence : ça ne doit pas être légalisé. Les types de travaux que les femmes non nanties exercent, les salaires misérables pour lesquels elles vendent leur temps n'intéressent personne. C'est leur lot de femmes nées pauvres, on s'y habitue sans problème. Dormir dehors à quarante ans n'est interdit par aucune législation. La clochardisation est une dégradation tolérable. Le travail en est une autre. Alors que, vendre du sexe, ça concerne tout le monde et les femmes « respectables » ont leur mot à dire.

Depuis dix ans, ça m'est souvent arrivé d'être dans un beau salon, en compagnie de dames qui ont toujours été entretenues via le contrat marital, souvent des femmes divorcées qui avaient obtenu des pensions

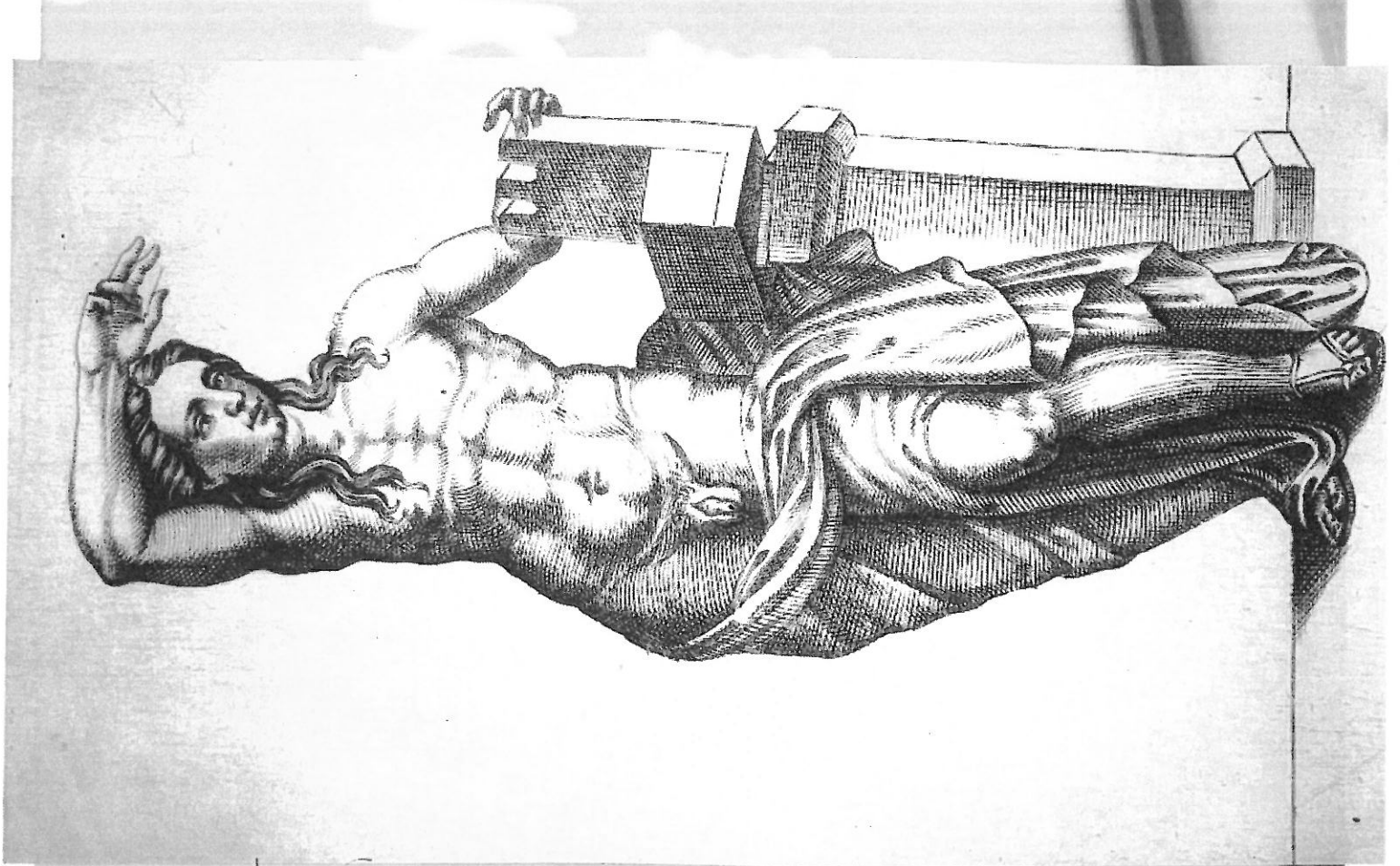
VIRGINIE DESPENTES, KING KONG THÉORIE

dignes de ce nom, et qui sans l'ombre d'un doute m'expliquent, à moi, que la prostitution est en soi une chose mauvaise pour les femmes. Elles savent intuitivement, que ce travail-là est plus dégradant qu'un autre. Intrinsèquement. Non pas : pratique dans des circonstances bien particulières, mais : en soi. L'affirmation est catégorique, rarement assortie de nuances, telles que « si les filles ne sont pas consentantes », ou « quand elles ne touchent pas un centime sur ce qu'elles font », ou « quand elles sont obligées d'aller travailler dehors aux périphéries des villes ». Qu'elles soient putes de luxe, occasionnelles, au trottoir, vieilles, jeunes, douées, dominatrices, tox ou mères de famille ne fait a priori aucune différence. Échanger un service sexuel contre de l'argent, même dans de bonnes conditions, même de son plein gré, est une atteinte à la dignité de la femme. Preuve en est : si elles avaient le choix, les prostituées ne le feraient pas. Tu parles d'une rhétorique... comme si l'épileuse de chez Yves Rocher, étalait de la cire ou perceait des points noirs par pure vocation esthétique. La plupart des gens qui travaillent s'en passeront s'ils le pouvaient, quelle blague ! N'empêche que dans certains milieux, on répète à l'envi que le problème n'est pas de sortir la prostitution de la périphérie des villes où les prostituées sont exposées à toutes les agressions (conditions dans lesquelles même vendre du pain relèverait du sport extrême), ni d'obtenir des cadres légaux tels qu'ils sont réclamés par les travailleuses sexuelles, mais d'interdire la pros-

titution. Difficile de ne pas penser que ce que les femmes respectables ne disent pas, quand elles se préoccupent du sort des putes, c'est qu'au fond elles en craignent la concurrence. Déloyale, car trop adéquate et directe. Si la prostituée exerce son commerce dans des conditions décentes, les mêmes que l'esthéticienne ou la psychiatre, si son activité est débarrassée de toutes les pressions légales qu'elle connaît actuellement, la position de femme mariée devient brusquement moins attrayante. Car si le contrat prostitutionnel se banalise, le contrat marital apparaît plus clairement comme ce qu'il est : un marché où la femme s'engage à effectuer un certain nombre de corvées assurant le confort de l'homme à des tarifs défiant toute concurrence. Notamment les tâches sexuelles.

~~Je l'ai dit publiquement à plusieurs reprises, dans des interviews, je me suis prostituée, de façon occasionnelle, pendant deux ans environ. Depuis que j'ai commencé l'écriture de ce livre, je bute toujours sur ce chapitre. Je ne m'y attendais pas. C'est plusieurs réticences mixées. Raconter mon expérience. C'est difficile. Entrer dans le tapage, à l'époque, l'était beaucoup moins.~~

~~En 91, l'idée de me prostituer m'est venue par le minitel. Tous les outils de communication modernes servent d'abord au commerce du sexe. Le minitel, cet avant-goût du net, a permis à toute une génération de filles de se prostituer occasionnellement dans des conditions assez réelles d'anonymat, de choix et~~



LE THÉÂTRE PERMANENT AU JOUR LE JOUR

Jeudi 15 Mai 2014

Atelier de transmission

Judith et Julien sont ce matin avec trois participants. Plusieurs essais sont effectués autour de la scène 4 de l'acte IV, lorsque Arnolphe veut faire d'Alain et Georgette les chiens de garde de sa maison secrète et que ces derniers se prennent au jeu à tel point qu'ils finissent par chasser le maître de sa propre demeure. Cette scène est parfois difficilement compréhensible alors il s'agit de trouver ses failles et de la clarifier. D'abord, les deux serviteurs sont deux benêts par excellence puis on essaye de voir ce que produit un contraste entre les deux : Alain reste le benêt mais Georgette n'est pas dupe et a un véritable désir d'expulser le maître hors de la maison. Le duo ressemble alors à ceux des clowns. Le clown blanc marchant au côté de l'auguste. Ensuite, on met à l'épreuve la fameuse scène du « le... » (sc.5 acte II) : François joue Agnès dans l'idée qu'elle soit très sensuelle et provocatrice face à un Arnolphe débordant de colère. Les nouvelles entrées de jeu sont parfois intéressantes lorsqu'elles font l'objet d'une scène mais on se rend vite compte qu'elle ne peuvent en aucun cas tenir sur toute la pièce. L'atelier permet à Julien de se détacher de certains jeux de mots qui lui apparaissent désormais vains et inutiles : « ces ateliers nous permettent de réinterroger nos choix, de les confirmer pour certains comme de les annuler pour d'autres ».

Répétition

Afin de rendre plus lisible la scène où Arnolphe entraîne Alain et Georgette à repousser Horace (sc.4 Acte IV) plusieurs essais sont faits. Julien tente d'imiter le jeu de Lucas en se réappropriant sa démarche, sa voix, et ses postures. Puis, autre essai, au moment où Arnolphe dit « s'il venait doucement », Horace arrive et se place à côté de ce dernier : ensemble ils disent le texte. Dernier essai : Arnolphe, se place à l'endroit où apparaît de façon récurrente Horace (en fond à cour), et petit à petit avance vers ses serviteurs à la manière du jeune homme.

Les ruptures sont fluidifiées. Arnolphe, figure lunatique et binaire, enchaîne les actes avec les humeurs variés qui se déroulent comme un cardiogramme tout au long de la pièce. Pierre travaille le notaire afin de pouvoir reprendre le rôle le temps d'un ou deux soirs. On imagine s'appuyer sur une diction « rap » déjà existante pour aider Julien sur son monologue (scène 2 de l'acte III). Il faut davantage utiliser les rideaux. On décide donc d'essayer la scène 2 de l'acte II en s'appuyant sur les rideaux : l'idée est de faire jouer Alain et Georgette, non plus en fond de scène, mais chacun caché derrière un rideau. La fin est précisée : lorsque les hommes encerclent Agnès et avancent petit à petit vers elle, le « rideau » que prononce la jeune fille marque à la fois la fin de la pièce et désamorce ainsi le jeu. Les personnages redeviennent comédiens et l'on quitte l'illusion du théâtre. *Ajax*, lui, continue à se déployer dans ses premières scènes : « Plus besoin de jeter des regards inquiets / Entre les deux battants de cette porte / Dis plutôt le désir qui est cause de ce zèle / Et tu apprendras de celle qui sait » lance Athena à un Ulysse en chasse.

Représentation

82 spectateurs. L'énergie est très différente de la veille. Le début de la représentation est plus calme et permet une évolution d'acte en acte. Ainsi, la scène entre Arnolphe et Agnès (sc.4 acte V) révèle la faiblesse d'Arnolphe plus que son énervement. La tension étant montée progressivement, ici, le ridicule du personnage apparaît au travers de son incapacité d'être face à Agnès. L'image du « pauvre type », de celui qui est anéanti devant l'insaisissable, se déploie lisiblement.

Sara Ferroud

Le Théâtre Permanent reçoit le soutien de la ville de Lyon, du Ministère de la Culture/DRAC Rhône Alpes et la Région Rhône Alpes.
Directeur de publication : Gwenaél Morin ; Rédactrice en chef : Adèle Gascuel ; Comité de rédaction : Barbara Métais-Chastanier, Sara Ferroud. Montage iconographique : François Dodet.
Illustrations (par ordre d'apparition): Paul Delville, *L'école de Platon*, 1900 / Hendrik Goltzius, *Salmacis et Hermaphrodite* - Ken et Barbie humain officiels / Annie Sprinkle / Paul Delville, *L'école de Platon*, 1900 / Conchita Wurst - *Hermaphroditas ex indice lapide Romae in aedibus*, 17 e s./ Jean-Jacques Lequeu, *agdestis fils de jupiter*, 18e s.

